

Gaïdz Minassian

Les sentiers de la victoire

Peut-on encore gagner une guerre ?



PASSÉS / COMPOSÉS

Les sentiers de la victoire

Du même auteur

Guerres et terrorisme arméniens, 1972-1998, Puf, 2002.

Zones grises. Quand les États perdent de contrôle, Autrement, 2011 ; CNRS Éditions, « Biblis », 2018.

L'Eurasie, au cœur de la sécurité mondiale, Autrement, 2011.

Arméniens. Le temps de la délivrance, CNRS éditions, 2015 ; traduit en anglais, I. B. Tauris, 2020.

Gaïdz Minassian

Les sentiers de la victoire

PEUT-ON ENCORE GAGNER UNE GUERRE ?

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3001-8

Dépôt légal – 1^{re} édition : 2020, septembre

© Passés composés / Humensis, 2020

170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées pour un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris), l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

À Delphine, Gabriel et Camille
En hommage à Cédric de Pierrepont et Alain Bertoncello

« Il est clair que les dieux ne comblent pas le même homme
de tous les dons. Toi, tu sais vaincre, Hannibal,
mais tu ne sais pas profiter de la victoire. »

MAHARBAL, FRÈRE D'HANNIBAL, DANS TITE-LIVE,
HISTOIRE ROMAINE, LIVRE XXII, AUX ENVIRONS DE 31 AVANT J.-C.

Sommaire

Introduction.....	13
-------------------	----

PREMIÈRE PARTIE

AMBIVALENCES DE LA VICTOIRE DANS LE TEMPS

Chapitre 1. Un processus de formation de la victoire, des origines à 476.....	43
Chapitre 2. Un processus de reconstruction de la victoire au Moyen Âge	71
Chapitre 3. Un processus d'intégration de la victoire, xv ^e siècle à 1648	95
Chapitre 4. Le processus de fusion de la victoire, 1648 à 1918	113
Chapitre 5. Le processus de fission de la victoire, de 1918 à nos jours	175

DEUXIÈME PARTIE

PYRAMIDE DE LA VICTOIRE

Chapitre 6. Guerre et paix, ou la structuration de la victoire.....	271
Chapitre 7. Négociation et conflictualité, ou la fonctionnalisation de la victoire	285

Les sentiers de la victoire

Chapitre 8. La boîte noire de la pyramide	297
Chapitre 9. Les quatre paradigmes de la « victoire »	311

TROISIÈME PARTIE

IMPOSSIBLE ET IMPUISSANTE VICTOIRE

Chapitre 10. La victoire, comme théorie inachevée.....	345
Chapitre 11. La victoire, comme expérience ambiguë.....	393
Chapitre 12. La victoire, comme impasse absolue	419

QUATRIÈME PARTIE

POUR UN MONDE HECTORIEN

Chapitre 13. Penser la victoire comme une norme d'humilité.....	575
Chapitre 14. Penser la victoire comme une norme postconflit	609
Chapitre 15. Penser la victoire comme une équation de vie	627
Conclusion.....	651
Notes.....	657
Bibliographie	679
Index.....	699
Remerciements.....	707

Introduction

Achille et Ulysse sont dans un bateau, les deux tombent à l'eau au large de Troie, une cité assiégée depuis des mois par les Achéens. Poussés par les courants, les deux guerriers échouent sur l'île de Ténédos, près de la côte troyenne. Épuisés par l'effort, affaiblis par les revers militaires, ils semblent résignés à perdre leur vaisseau et toute leur flotte. Sur le rivage, un autre personnage épique, Hector, leur ennemi, les observe de loin, silencieux. Le défenseur de Troie devine à leur teint blême le soulagement mais aussi l'inquiétude des deux Achéens. Il s'approche d'eux sans se montrer et les entend échanger sur le sens de leur naufrage : « dans ces conditions, peut-on encore gagner une guerre ? », s'interrogent-ils. C'est un châtiment divin contre les mauvais choix des deux combattants, la puissance du premier et la ruse du second dans leur quête de gloire. C'est un signe des dieux courroucés par les faux calculs d'Achille, symbole de la force, et ceux d'Ulysse, symbole de l'ingéniosité. C'est une leçon infligée par Zeus déçu par l'excès de confiance du soldat Achille, fils de la déesse Thétis, et du stratège Ulysse, roi d'Ithaque. Hector le sage l'a bien compris : cette chute ne déséquilibre pas seulement ses deux ennemis grecs, il s'agit avant tout du naufrage du camp de la force et du camp de la ruse sous l'effet des contraintes du temps, de l'espace, mais aussi de leurs certitudes exacerbées en période de guerre¹...

Que savons-nous au juste de la guerre de Troie ? Un récit exceptionnel et mythique, l'*Iliade*, rédigé environ quatre siècles après la destruction de la cité et des adaptations littéraires plus ou moins fidèles² au poème d'Homère et produites à foison depuis

l'Antiquité³ ; des personnages qui traversent le temps, si familiers à nos oreilles, surtout Achille, Ulysse et Hector, dont les aventures ont marqué les esprits pour deux raisons. D'abord, à propos de la guerre elle-même et du paradoxe qu'elle renferme : l'humanité vit la guerre mais elle a toujours du mal à se la représenter ; et pour y parvenir, mieux vaut se dépouiller de ses certitudes. Ensuite, à partir d'une hypothèse : la guerre de Troie a-t-elle eu lieu ? La scène ci-dessus est, bien entendu, totalement imaginaire – comme pourrait l'être l'œuvre d'Homère (auteur fictif ou réel, connu ou anonyme) – elle n'a pas d'autre usage que celui d'illustrer le cœur de notre ouvrage. Recourir à une image de trois héros de la mythologie grecque n'est pas chose aisée, mais ce qu'ils incarnent chacun dans leur univers respectif résonne encore, comme si le poème d'Homère conservait intacte toute son actualité, son magnétisme et sa violence mais aussi ses vertus, son humanisme et ses trésors.

« Le vrai héros, le vrai sujet, le centre de l'*Illiade*, c'est la force⁴ », écrit la philosophe Simone Weil ; la force dans son rapport à la pensée plus exactement. Quelle interaction se met dès lors en place entre ces deux pôles ? La force, c'est Achille qui l'incarne, le primat de la force étant supérieur à celui de la pensée. Pour Ulysse, la pensée et la force se combinent et accouchent de la *mêtis*, ou l'intelligence rusée. En revanche, Hector veut éviter à la pensée de se perdre ou de se soumettre à la force et il dessine là les contours d'une lucidité qu'il entend incarner.

Trois personnages, trois modèles, trois principes en guerre alors qu'aucun d'entre eux n'est personnellement impliqué dans les causes du conflit de Troie. Achille ne reprend les armes que pour venger la mort de son cousin, Patrocle. Ulysse rejoint les Grecs contre son gré et parce qu'on fait appel à lui. Quant à Hector, il refuse la guerre et s'y lance seulement par devoir de protection de sa famille, de sa cité et de son peuple. Mais les trois ne manquent pas de courage. Au contraire. C'est parce qu'ils savent ce que représente la guerre qu'ils en relèvent le défi, le premier par vengeance, le deuxième sous la contrainte, le dernier par devoir, et tous pour l'honneur. Aussi quand les trois légendes se retrouvent sur l'île de Ténédos, à évoquer le thème « peut-on encore gagner une guerre ? », le monde des Achéens est-il en train de chavirer. Achille et Ulysse ont-ils encore

les ressources pour gagner une guerre ? Les épreuves qu'ils traversent ne les obligent-elles pas à plus de réflexion ? Achille est à la recherche exclusive du choc frontal alors qu'Ulysse pense sans cesse à la victoire, y compris par la ruse. Achille se demande s'il a assez de force pour se remettre en selle ; Ulysse possède-t-il suffisamment de capacités intellectuelles pour surmonter l'épreuve ? Pour les deux, le doute qui les habite revient à reconnaître que puissance et intelligence sont au pied du mur. Or la démarche logique qu'il conviendrait d'emprunter consiste à se placer ni du côté d'Achille ni du côté d'Ulysse, mais du côté d'Hector le lucide. Et pourtant, le préféré de Troie reste toujours à l'écart, tapi dans l'ombre.

Au fil des regards portés sur le monde grec d'avant notre ère, la production littéraire a souvent présenté l'homme de l'Antiquité comme un être paradoxal. D'un côté, Achille et Ulysse rentrent en eux-mêmes, tiraillés par leurs contradictions et leurs tourments. De l'autre, les deux personnages s'extériorisent, se jettent sur les autres et découvrent les espaces, les idées et les territoires. Dans cette ambivalence aux accents platoniciens, ils ne peuvent pas s'apercevoir qu'ils sont seuls dans leur monde tout en le partageant avec d'autres. Cette autre facette de l'allégorie de la caverne les oblige à sortir de leur univers personnel et à prendre la peine de réfléchir afin de se frotter aux réalités extérieures. S'ils ne prennent pas la peine de peser le pour et le contre de leur état, ils n'auront aucune idée de ce qu'est l'écho de la caverne ou plus exactement le vacarme du monde extérieur qui leur répond dans son unité. Achille et Ulysse sont, en dépit de leurs statuts différents – un demi-dieu et un roi –, des personnages emblématiques de notre condition d'homme faillible, extraverti et aveuglé par le primat de la force ou celui de la *mêtis*, deux caractères que le sage Hector refuse d'endosser, car la pensée le sauve des abysses de l'entêtement et du naufrage des âmes.

Justement, comment ce naufrage des Achéens ne pourrait-il pas, en un simple hissage de voile, entrer en résonance avec l'état déséquilibré et ensablé du monde au *xxi*^e siècle ? Ne traverse-t-il pas l'espace et le temps jusqu'à nos trois dernières décennies en conflit (ex-Yougoslavie, Caucase, Koweït, Somalie, Rwanda, Kosovo, Afghanistan, Irak, Libye, Syrie, Mali, République démocratique du Congo, République centrafricaine, Ukraine). Cette pause

ou cet échec – provisoire ? – de la force et de la ruse se cristallise dans le domaine politico-militaire autour d'une interrogation : face aux revers enregistrés depuis trente ans, « peut-on encore gagner une guerre aujourd'hui » ?

La thématique se retrouve au centre de la pensée stratégique contemporaine. La plupart des chercheurs et acteurs de la chose militaire y ont apporté des éléments de réponse aussi précieux qu'incomplets tant elle renferme quatre paradoxes qui n'ont pas encore été surmontés et qui la maintiennent en suspens. D'abord, la question renferme un message subliminal à propos de la dialectique de la victoire et de la défaite, ces deux concepts qu'Edward N. Luttwak appelle « la convergence des contraires⁵ » : comment passe-t-on de la victoire à la défaite, et inversement ? Quel est le secret de la victoire pour éviter la défaite ? Ne pas gagner une guerre signifie-t-il tutoyer la défaite ? Ensuite, comme le dit Frédéric Ramel, la question évoque une sorte de retour réflexif sur les événements qui, depuis le 11 septembre 2001, ont déclenché un retour de la guerre mais aussi une fatigue de la guerre du côté des États-Unis, à l'initiative des expéditions en Asie centrale et au Proche-Orient⁶. Retour, fatigue mais aussi transformation, car cette recrudescence de la violence organisée s'opère en même temps qu'une transformation du concept de guerre, sur laquelle nous reviendrons. Par ailleurs, telle qu'elle est posée ici, la question ne nous met-elle pas autant face à nous-mêmes que face à l'adversaire ? L'individu est constamment en guerre avec ses besoins, ses intérêts et ses valeurs mais aussi avec lui-même. Cette transposition de soi à l'autre pose problème sans pour autant apporter de solution durable. Pour celui qui rêve de gloire, la réponse est positive : « Oui, on peut encore gagner une guerre. » Mais la gloire ne s'impose qu'après les combats. Or, la question invite l'individu à la penser avant le conflit. Et dans cette logique paradoxale, les cultures et croyances locales pèsent : un Afghan ou un Yéménite n'a pas la même perception de la gloire qu'un Américain ou un Européen. Enfin, dernier volet du paradoxe, la guerre fait aussitôt intervenir le mot « défi » et son ombre « défiance » dans son contenu. Comme la guerre possède sa propre grammaire, on a souvent tendance à s'appuyer sur nos propres connaissances lorsqu'on s'empare

Introduction

de la question, tout en suscitant au passage la défiance de nos interlocuteurs, lesquels, par expérience, se méfient des réponses toutes faites. La guerre s'impose à nous, même si l'on n'y pense pas. Elle est dans notre horizon quotidien mais tant que l'on vit en paix, personne ne pense vraiment à la guerre. Et quand ses tambours se font entendre au loin, on fait la sourde oreille et on pratique la politique de l'autruche. Or lorsque la guerre descend de l'horizon pour s'installer dans notre réalité, les esprits s'échauffent et il devient urgent de trouver une solution, sans toutefois hélas réussir à produire une réflexion à la hauteur des enjeux.

Guerre et victoire

Intemporelle, la question « peut-on encore gagner une guerre aujourd'hui ? » est à la fois simple, vertigineuse et redoutable car d'une ambiguïté totale. Il n'y a pas, en effet, un terme de l'interrogation qui ne souffre plusieurs interprétations. La formule à traiter est aussi d'une complexité absolue. Elle réunit les pièces d'un puzzle en perpétuel mouvement jusqu'à proposer une sorte d'anatomie de la guerre. En effet, que signifie « gagner une guerre », expression qui rassemble le concept de violence organisée et celui de victoire ?

Il n'existe pas de définition consensuelle de la guerre⁷ tant le phénomène est mouvant, protéiforme et insaisissable. Si la plupart des chercheurs la conçoivent désormais comme un fait social total, la guerre a tellement changé de visage depuis ses origines – le théoricien prussien Carl von Clausewitz la qualifie de « caméléon » – qu'il est préférable d'observer la prudence des trois directeurs du *Dictionnaire de la guerre et de la paix* selon lesquels « définir la guerre, c'est déjà entrer dans son brouillard et finalement commencer à la faire⁸ ». Mais par commodité, recourir à l'association d'éléments de définition les moins restrictifs peut s'envisager à condition de se détourner des métaphores guerrières qui prolifèrent dans tous les domaines du quotidien⁹. Ainsi, d'après un attelage composé d'éléments antiques, modernes et contemporains, la guerre était, il y a fort longtemps, définie comme un conflit naturel entre cités antiques – expression normale de la rivalité qui

préside aux rapports entre États – ou à l'intérieur d'une cité (guerre civile) ou contre un adversaire extérieur (étranger, « barbare »). Puis, phénomène naturel ou culturel, la guerre est devenue à l'époque moderne un conflit « armé, public et juste », selon Gentili, ou un affrontement entre États, selon Rousseau, ou encore « un acte de violence dont l'objet est de contraindre l'adversaire à se plier à notre volonté¹⁰ », d'après Clausewitz. Enfin, à l'ère contemporaine, selon Hedley Bull, « la guerre est un acte de violence organisée exercé par les unités politiques les unes contre les autres¹¹ ». Cette acception s'est depuis élargie pour le théoricien Michael Walzer selon lequel « la guerre est une situation légale qui autorise à parts égales deux ou plusieurs groupes à s'engager dans la poursuite d'un conflit par la force des armes¹² ». Ce cadre normatif s'est lui aussi ouvert aux transformations du monde du xxi^e siècle et, de ce fait, on hésite aujourd'hui à nommer la guerre au profit d'expressions comme « opérations », « interventions », voire « nouvelles conflictualités internationales »¹³. D'autres auteurs comme Guillaume Devin et Frédéric Gros vont encore plus loin en ne parlant plus de guerre. Le premier préfère l'expression « phénomène guerrier¹⁴ » alors que le second¹⁵ considère que la guerre n'existe plus car elle a changé d'échelle, elle se désinstitutionnalise de telle sorte que l'on serait peu à peu passé d'un état de guerre à un état de violence¹⁶. Quelle que soit sa définition, la guerre reste difficile à cerner. Si elle marque, surtout dans l'espace démocratique, une discontinuité entre l'intérieur et l'extérieur, le public et le privé, les nouvelles conflictualités affichent une continuité entre toutes les sphères qu'il convient de décrypter. Si guerre et politique sont deux notions proches – qui peuvent aussi évoluer de façon autonome – les rapports entre buts de guerre (politiques) et objectifs de guerre (militaires) compliquent davantage sa lecture et son dénouement. Sa classification s'est élargie : on parle de guerres interétatiques (conventionnelles, nucléaires), infra-étatiques, civiles, irrégulières, guérillas, asymétriques, limitées, défensives, offensives, mixtes, hybrides, justes, préventives, préemptives, totales... et de « guerre contre le terrorisme » depuis 2001 sans trop savoir de quoi il en retourne. La liste des conflits sans régulation ni perspective de paix s'allonge ; les États, les factions et groupes armés illégaux restent

Introduction

animés par un idéal de victoire toujours inatteignable, ce qui là aussi n'arrange rien dans la compréhension du concept de guerre.

Notion tout aussi difficile à maîtriser que la guerre, la victoire est aussi un caméléon. Dans l'espace anglo-saxon plus qu'ailleurs, il existe depuis quelques années un certain nombre d'ouvrages consacrés à la « victoire » afin de mieux l'appréhender, la cerner ou l'encadrer. Mais l'expression reste ambivalente et fugace, trompeuse et fuyante. Au point qu'elle constitue aujourd'hui, selon le professeur d'histoire militaire américain J. Boone Bartholomees, le plus grand défi théorique pour les spécialistes de la guerre qui ne parviennent pas à la doter d'un cadre normatif universel¹⁷. Et pourtant, cette expression atavique remonte elle aussi à l'Antiquité. Elle est tirée du latin *victoria*, dérivé de *vincere*, « vaincre ». Le terme est attesté pour la première fois en France au XII^e siècle et en Angleterre au XIV^e siècle. Tout le monde utilise le mot « victoire » – parfois comme prénom, Victor et Victoria – et rares sont ceux qui parviennent à rompre avec sa dimension subjective.

En dépit du flou qui l'entoure, la victoire peut être définie, selon Gabriella Blum, comme

la réalisation d'objectifs tels qu'ils ont été fixés au début d'une campagne militaire ou précisés et redéfinis tout au long de celle-ci. Le concept est neutre en termes de valeurs, en ce qu'il n'assume aucune position concernant les objectifs que les parties se sont fixés. Le concept nécessite un certain lien entre l'opération militaire et l'état final souhaité ; autrement dit, il suppose que les parties estiment que la force militaire a une utilité positive pour atteindre les objectifs de la guerre même si ces objectifs ne peuvent être atteints par la force militaire¹⁸.

Cette formulation est de loin la plus riche de l'ensemble des propositions mais elle reste incomplète car elle associe essentiellement la victoire à sa sphère militaire. En complément de Gabriella Blum, il semble que la définition suivante soit plus pertinente : il y a victoire lorsque l'un des camps en conflit armé remplit ses objectifs de guerre (militaires) et ses buts de guerre (politiques), scelle avec l'ennemi une paix inclusive qui s'inscrit dans la longue durée (reconstruction) et fait en sorte que cet ennemi renonce à l'emploi de la force ou autres

formes de conflictualité pour régler un différend (normalisation). S'il l'un de ces éléments fait défaut, il n'y a pas de victoire au sens complet du terme. Si l'un des camps n'atteint pas ses objectifs ou ses buts de guerre, poursuit une paix sans justice et n'obtient pas de l'adversaire qu'il abandonne toute velléité d'en découdre, il n'y a pas de victoire. Si l'un des camp atteint ses objectifs et ses buts de guerre, il obtient une victoire stratégique. Celle-ci n'est pas définitive si le camp vainqueur ne signe pas une paix juste et durable avec son ennemi, et si ce dernier ne renonce pas à la guerre pour tout autre litige à venir. Formule choc et complexe, la « victoire » renvoie donc à une unité composée de trois paramètres : une aspiration, un résultat et une transformation des parties en guerre. Le camp qui structure le mieux le récit cousu à partir de ce triptyque est déclaré vainqueur. La victoire occupe donc une place particulière dans le débat stratégique en raison de deux facteurs. Initialement la victoire est un concept exclusivement militaire, mais à mesure que l'État a construit sa puissance, que la fin de la guerre a impliqué le règlement de problèmes économiques, sociaux, diplomatiques, culturels, et que les sociétés civiles ont pesé sur les décisions des gouvernements, ce concept a pris une dimension politique et sociale plus épaisse. Si bien que, de même qu'il est difficile de séparer le volet militaire du volet politique de la victoire¹⁹, toute tentative d'écarter les opinions publiques, notamment dans les démocraties, lors des débats sur la confirmation ou non d'une victoire, est vaine. Par ailleurs, la succession de conflits qui s'enlisent sans vainqueur ni vaincu a relancé la réflexion sur la victoire, entre autres dans les pays occidentaux mis à mal sur plusieurs théâtres d'opération, sans pour autant sortir du brouillard. Au contraire, ce brouillard de la victoire est de plus en plus épais. Ainsi « savoir ce qu'est une victoire, est une question fondamentale, explique le général Tommy Franks, ancien chef des forces américaines en Afghanistan et en Irak, dans un entretien réalisé en 2006. Il serait bon que chacun d'entre nous au pays se pose de temps en temps cette question à soi-même [...]. La victoire signifie l'accomplissement d'objectifs et de buts que nous avons à l'esprit lorsque nous entrons dans un conflit particulier²⁰ ». « Prise dans ce sens, ajoute l'historien et stratéguiste Basil Henry Liddell Hart, la victoire n'est possible que si un résultat peut être acquis rapidement ou un si long effort peut être économiquement proportionné